

Le siropier de Tohogne

Voilà bien des années que Zidore le «siropier» de Tohogne est mort !... Son souvenir ne m'a point quitté. Il reste associé à celui de mon enfance vécue dans ce pittoresque village de la Haute Belgique.

Tel qu'il était, je revois ce septuagénaire, solitaire, joyeux et farceur.

Du matin au soir, il apparaissait coiffé d'un bonnet carré de velours brun d'où sortait une chevelure grise extrêmement abondante. Il portait un tablier de cuir sur la chemise à courtes manches et le pantalon de velours à côtes tombant en accordéon sur de gros sabots. Dans son accoutrement, deux longs gants en cuir attiraient particulièrement l'attention : c'était deux maniques-brassards protégeant les poings et les avant-bras contre les brûlures et éclaboussures possibles. Car, si Zidore était tenancier d'un estaminet fréquenté par les bons vivants du village et les flâneurs des environs, sa profession principale était la fabrication de sirop pour les paysans de la région.

On venait dans son café autant pour apprendre ou annoncer les nouvelles que pour déguster un verre de bière. Mais, à tour de rôle, les habitants du village et des bourgs environnants amenaient chez lui des sacs, des mannes, des tombereaux de fruits qu'ils venaient ensuite reprendre transformés en un sirop excellent dont chacun faisait provision.

Certains campagnards trop confiants ne prenaient pas toujours la peine de consulter le roulement soigneusement établi et s'amenaient à l'improviste avec leur cargaison. Alors, s'élevaient d'interminables discussions, au cours desquelles les consommateurs offraient et payaient de nombreuses tournées. Ceux qui avaient manqué de prudence refusaient presque toujours de retourner avec leur chargement. Il fallait emmagasiner ces produits dans les dépendances de la siroperie en attendant qu'un arrangement quelconque permit de les travailler. Lorsque le fruitier — un vaste local — était rempli jusqu'au toit, on versait les fruits dans la grange voisine et il arrivait parfois que des tas énormes de pommes, de poires ou de prunes s'amoncellent sur le pré derrière la maison.

Le petit-fils de Zidore était mon inséparable ami. Les abords de la siroperie formaient un endroit idéal pour nos jeux et nos petites occupations, aussi le fruitier était-il souvent bouleversé de fond en comble à seule fin d'y dénicher la plus grosse pomme ou la poire la plus difforme. Nous avons trouvé là des phénomènes que nous montrions avec orgueil à nos camarades d'école et qui faisaient l'admiration et la joie de toute la classe. Mais le lieu préféré entre tous était la « Baraque » où Zidore transformait le fruitage en sirop odorant.

«Notre baraque», c'était un long bâtiment adossé en partie au pignon de la maison. L'entrée principale s'ouvrait sur la rue; une entrée latérale donnait communication avec le fruitier, la grange et le verger.

Tout le fond était occupé par une grande cuve en cuivre poli et luisant, murée sur un haut fourneau. Dans cette chaudière se faisait la cuisson des fruits et l'ébullition du sirop. Au centre de la place, un grand pressoir avec ses lourds madriers servait à extraire le jus des fruits cuits. Au pied de cette machine, des tines en bois recueillaient le précieux liquide. Plus près de la porte d'entrée, deux grands réduits toujours remplis, l'un de grosses bûches coupées à mesure

égale, l'autre de gros fragments de charbon.

De l'autre côté, une loge bien propre, où attendaient les fruits de la prochaine cuisson et où s'alignaient les nombreux pots remplis des cuvées précédentes.

Tout en jouant, nous suivions attentivement tous les mouvements du siropier et comme le métier n'avait plus de secret pour nous, une aide proportionnée à nos forces lui venait souvent bien à point. Nous assistions à toutes les conversations et à tous les marchés et notre jeune mémoire était très précieuse au vieux travailleur enclin à devenir oublié.

Pour être autorisés à nous servir des nombreux objets et instruments de travail, nous acceptions bénévolement de nettoyer le pavage, laver le pressoir, frotter la chaudière ou aligner les pots. Ces corvées terminées, que d'amusements, que de plaisirs franchement joyeux nous avons trouvés là sous l'œil bienveillant du maître de la place !

Que nous étions fiers de montrer notre force et notre adresse à manœuvrer les presses pour ébahir nos jeunes amis du village qui ne s'étaient jamais servis d'une machine semblable.

Quel plaisir de prendre le long tisonnier et d'activer le feu du grand fourneau qui produisait une chaleur si intense que nous ne pouvions nous en approcher sans risquer de roussir nos habits et nos cheveux ! Nous ramenions parfois à l'entrée du foyer quelques tisons sur lesquels nous mettions cuire des pommes de terre: un régal ! Bien souvent, nous nous amusions à jeter dans le cendrier des marrons, des noisettes qui, au milieu des escarbilles, produisaient une série de détonations si comiquement variées, qu'elles avaient le don d'égayer beaucoup. Cette pétarade n'était pas toujours appréciée par des clients déjà ennuyés; mais l'attrait qui nous faisait préférer ce lieu à tout autre était précisément les bonnes farces que Zidore aimait jouer à ses amis. Pour les réussir parfaitement, il avait recours à notre collaboration et celle-ci ne lui faisait jamais défaut.

Les enfants du village étaient fréquemment envoyés par leurs parents chez le siropier, chargés d'une commande ou d'un rappel au sujet d'une cuvée en retard. Lorsqu'il voyait entrer un petit messenger dans la baraque, Zidore passait furtivement ses doigts dans la suie du fourneau et s'approchait pour prendre ou donner les renseignements. De son air le plus naturel, il caressait le visage de l'enfant en disant: «C'est un gentil garçon», ou bien... «Quelle belle petite fille»; puis il invitait l'enfant à choisir dans le tas, le plus beau fruit afin de déguster une friandise en retournant. La commission faite, le visiteur en s'éloignant s'apercevait bientôt de sa mystification en voyant les sourires des passants que nous avions bien soin d'avertir.

Si au cours d'une causerie ou d'une discussion, un étranger, quelque peu vantard, finissait par agacer la société présente, un signe conventionnel nous indiquait que nous devons mettre chauffer un levier de serrage. Quand le fer était chaud, sans être rouge, nous le déposions précautionneusement contre le pressoir, puis nous allions nous poster à l'extérieur de la fenêtre. Tout à coup, Zidore faisait semblant de chercher un outil et, s'adressant au hâbleur, il lui demandait de passer le levier. L'homme s'empressait de rendre le service demandé, mais lâchait vite l'instrument et se mettant en colère, il se répandait en

imprécations terribles qui divertissaient l'assemblée. Le siropier disait que c'était encore un tour des deux petits chenapans qui s'étaient empressés de disparaître pour éviter une correction méritée.

Les gens fiers et orgueilleux ne sont pas d'habitude fort estimés des campagnards; aussi les farceurs s'acharnaient-ils volontiers sur eux. Lorsqu'un jeune homme connu pour sa fatuité entra dans la baraque, Zidore, prenant des résidus de fruits qu'il écrasait dans sa main, tendait celle-ci à l'arrivant en lui souhaitant la bienvenue. Si le joli cœur ne prenait pas la chose du bon côté, le siropier facétieux s'excusait en riant, lui parlait de ses amours ou de la couleur du temps, Pendant ce dialogue, nous attachions au dos de la personne, une feuille de papier, une peau de lapin ou un chiffon de couleur voyante préparé d'avance. La traversée du village sous les risées des habitants mettait toujours ce vaniteux berné dans une fureur qui le rendait plus ridicule encore.

Que de scènes plaisantes, que de bouffonneries se sont ainsi déroulées sous les yeux amusés des habitués de la siroperie. Zidore mettait un point d'honneur à trouver journellement une blague nouvelle et si personne ne lui en fournissait l'occasion, il se rabattait sur les deux petits garçons qui prenaient pour évangile tout ce qu'il racontait.

En voici une des plus amusantes parmi les nombreuses espiègleries qu'il nous fit commettre. Depuis quelques jours, un jeune chat tout, blanc et très familier, venait rôder autour des pots de sirop et léchait la mousse du trop-plein qui nous était réservée et dont nous étions très gourmands.

Nous avons beau le chasser, il revenait aussitôt et cela nous ennuyait beaucoup. Comme nous parlions de supprimer le voleur, Zidore nous dit qu'il connaissait un moyen de le faire déguerpir et de lui enlever définitivement l'idée de revenir. Suivant ses conseils, nous prenions le chat, nous l'enduisions d'une épaisse couche de sirop puis nous semions sur lui quelques poignées de petites plumes que nous avons été chercher dans le poulailler. Vraiment, l'animal ne ressemblait plus guère à un chat. Il commençait à se secouer et à jouer avec les plumes qui lui chatouillaient le museau et les oreilles. Tout à coup, comme s'il avait peur de lui-même, il se sauvait à toute vitesse vers la maison de ses maîtres, où il allait semer le désordre, la malpropreté et stupéfier la patronne qui voyait surgir un monstre.

Notre conseiller eut bien de la peine à calmer cette brave voisine qui voulait nous donner une raclée exemplaire et exagérait les dommages causés pour nous effrayer.

La siroperie était d'ordinaire un des lieux les plus fréquentés du village. Cependant, certains jours, nous pouvions la considérer comme notre domaine personnel.

En septembre, lorsque le temps était beau et chaud, il était curieux de voir les abeilles et les guêpes envahir la fabrique et les environs. Sur toutes ces pommes et poires bien mûres, sur les instruments de pressurage, sur les résidus de fruits, des milliers de ces bestioles se gorgeaient de suc. Il arrivait que la baraque était un véritable nuage de vapeur, où ces insectes tourbillonnaient dans une sarabande effrénée avec un bruissement ininterrompu comparable à un concert de violons.

Nous jouions constamment dans ce milieu sans prendre aucune précaution, nous roulant sur les fruits, grimpant sur tous les accessoires de l'usine, aidant parfois Zidore qui tournait, impassible, sa grande louche dans la cuve pour empêcher le sirop de brûler. Nous avions souvent sur nos vêtements plusieurs insectes et nous ne pensions pas du tout à les chasser. On pourrait croire que ces mouches dangereuses nous connaissaient parfaitement, car jamais nous n'avons été piqués, et je n'ai connaissance que d'une piqûre que notre chef ait eue à la main en brassant dans les fruits pour remplir des mannes.

Ce fait nous ayant quelque peu effrayés, il nous répétait que c'était de sa faute et que nous ne risquions rien en agissant comme nous l'avions toujours fait.

Cependant, beaucoup de personnes hésitaient ces jours-là à entrer dans la baraque et avaient recours à nous pour rappeler le patron. Avec Zidore, nous étions à bonne école et nous aimions aussi rire aux dépens des villageois. Nous leur conseillions d'entrer hardiment, puis nous fermions la porte derrière eux. Dans la mi-obscurité due à la vapeur, les visiteurs, sur le moment, n'y voyaient pas très bien et se sentaient pris dans un tourbillon d'insectes redoutables que l'entrave à leur travail faisait voltiger plus follement encore. Après quelques vains appels, ils ne tardaient pas à sortir en maugréant et nous donnaient une pièce de dix centimes pour aller chercher le sacré siropier qui ne répondait pas et qui avait bien soin de ne jamais se montrer.

Des paysans furieux d'avoir été roulés par le vieux farceur, comme ils l'appelaient dans leur colère, auraient voulu lui rendre la monnaie de sa pièce et nous étions souvent sollicités pour aider à le mystifier à son tour.

Mais notre attachement à l'homme le plus brave et le plus malin à nos yeux était si profond, que nous refusions toujours d'intervenir contre lui, renonçant à d'importants pourboires plutôt que de le trahir.

Pourtant, malgré la complicité latente qui existait entre ce vieillard et les garçons turbulents que nous étions, la paix ne régnait pas toujours. Il nous donnait de nombreuses taloches pour avoir touché à quelque objet ou nous pinçait souvent les oreilles pour avoir mis du désordre dans les affaires.

Son chien nommé Tulli remplissait le rôle de policier et il l'envoyait à nos trousses à la suite de chaque désobéissance.

L'animal, de taille moyenne, n'était pas mordeur, mais il suffisait que son maître lui dise: «Tulli, mangez donc la moitié de leurs culottes», pour qu'il se lance sur nous, déchire nos bas, nos pantalons. Il aurait réduit nos vêtements en lambeaux! Le seul moyen que nous avons pour nous défendre était de prendre une loque que nous tenions toujours en réserve, de la tendre à Tulli qui aurait tiré une journée entière jusqu'à ce qu'il t'ait déchiquetée complètement.

Ce chien fut cause un jour, d'une aventure qui entraîna des conséquences inattendues.

Nous avons décidé un mercredi après-midi de faire l'école buissonnière pour essayer de capturer à la glu, deux linots dont nous avons découvert le nid. Notre intention était de mettre les oiseaux et le nid dans une grande volière et élever la nichée en captivité. Nous avons entendu dire par un oiseleur que les linots éle-

vés à côté d'autres chanteurs imitent parfaitement le chant de ceux-ci. Nous espérons voir nos petits prisonniers profiter des leçons des nombreux oiseaux tenus en cage par les amateurs voisins. Peut-être exécuteraient-ils des trilles et des roulades comme le superbe serin qui égayait le cabaret et dont Zidore était si fier !... Ils chanteraient sans doute aussi agréablement que les nombreux pinsons que l'on voyait dans les cages accrochées aux façades des maisons d'alentour.

La mère couveuse avait été prise très facilement; nous posions des brindilles pour nous emparer de son compagnon plus défiant lorsque Tulli, envoyé par Zidore, arriva ventre à terre.

Nous n'avions d'autre ressource que de lui présenter la linotte pendant que l'un de nous cherchait un chiffon ou un papier pour l'amuser. Aux premiers coups de pattes et de crocs, le passereau nous semblait mal arrangé, tandis que Tulli, surpris, cessait aussitôt ses attaques. Comme nous voulions constater si la pauvrete vivait encore, elle s'envola à tire d'ailes, nous laissant tout pantois et furieux contre le cabot qui s'enfuit vers la maison.

Nous étions vexés au plus haut point et très mécontents de l'incident. La certitude d'encourir une réprimande du maître d'école, la frousse de rentrer bredouille et de subir les sarcasmes de nos voisins, voilà donc le résultat du projet que nous avons ruminé pendant une semaine entière et que nous avons espéré autrement fructueux! Et cela à cause de l'intervention malencontreuse de ce chien ! Tout en discutant du mauvais tour que nous pourrions bien réserver au coupable, notre esprit pensait au moyen d'échapper aux railleries tant redoutées. Nous cherchions à faire une action d'éclat afin que notre mésaventure fut oubliée. Passait en ce moment le cantonnier communal ; il nous questionnait au sujet de notre présence en ce lieu pendant les heures de classe. Après quelques hésitations, nous finissions par raconter les choses telles qu'elles s'étaient passées. Il s'esclaffa : « l'aventure est vraiment extraordinaire, dit-il, elle mérite d'être racontée dans le « Courrier de l'Ourthe » et Zidore aura du plaisir ce soir à la divulguer dans son estaminet ». Cependant le cantonnier voulait bien nous consoler en affirmant que nous n'avions pas perdu grand-chose. Les linots éclos après la Saint-Jean ne chantent pas bien, dit-il, et l'homme nous quittait en répétant : « elle est bien bonne... elle est bien bonne... ».

L'attitude du cantonnier ne faisait que renforcer notre détermination de ne pas paraître ridicules. Passant devant l'«aermotor» qu'on avait placé quelques mois auparavant pour lancer l'eau dans les conduites et les pompes du village, nous décidions sur-le-champ d'en faire l'ascension. Le forgeron montait chaque semaine au sommet pour graisser la grande roue actionnée par le vent. Comme tout le monde admirait son adresse, nous pensions, en l'imitant, étonner les villageois par notre audace.

Nous escaladions le grillage entourant le pied de la tour métallique et sans hésiter nous grimpons sur l'échelle de fer, jusqu'en haut, comme nous l'avions vu faire par le maréchal. Les passants s'en étant aperçus, la nouvelle se répandait rapidement et arrivait aux oreilles de Zidore, occupé justement à prendre un verre avec les gendarmes de Durbuy en tournée dans la localité... Les gardiens de l'ordre s'amenaient au

pied de l'«aermotor» et avec un porte-voix nous ordonnaient de descendre immédiatement. Leur sommation produisait juste l'effet contraire, car nous n'osions plus descendre. Aussi, bien assis sur la plate-forme, accrochés aux piliers, nous décidions d'attendre le départ des curieux dont le nombre grossissait à tout moment. La situation menaçait de s'éterniser, quand Zidore criait que nous pouvions venir impunément, attendu que les pandores étaient partis. Alors, nous descendions en faisant mille singeries et en exécutant étourdimement des tours d'adresse ; mais nos acrobaties n'avaient pas le don de satisfaire le public ni de provoquer son admiration. Lorsque nous fûmes à terre au milieu des spectateurs qui ne paraissaient pas contents du tout, les gendarmes surgissaient et menaçaient de nous dresser procès-verbal.

Confus, nous regagnions notre maison en méditant une vengeance contre le siropier qui nous avait trompés.

Le jeudi de la semaine suivante, personne ne pensait plus à l'affaire de l'«aermotor», mais les deux petits garnements n'avaient rien oublié... Depuis midi, nous cherchions une occasion propice d'avoir une bonne revanche. Elle se présentait à la vesprée.

Zidore avait rempli la chaudière de belles poires appartenant au fermier de Coquaimont. Il avait mis l'eau nécessaire et arrangé un petit feu pour que la cuisson se fasse tout doucement comme il se doit. Après avoir fermé tout, il était allé faire la causette avec les clients du cabaret. N'écoulant que notre mauvaise rancune, nous retirions de l'eau, nous ouvrons les portes d'aéragage du foyer et nous chargions le feu avec de grosses bûches et des briquettes de charbon. Puis, sans remords, nous allions nous coucher tranquillement dans un hamac que nous avons construit avec des ficelles et suspendu à deux arbres du verger. Plongés dans la lecture de «Buffalo Bill», nous avons déjà oublié notre méfait, quand, tout-à-coup, Zidore et deux voisins apparaissaient sur le seuil de la porte latérale de la baraque et nous injuriaient terriblement. Nous comprenions tout de suite que la catastrophe était plus grande que nous ne l'avions voulu.

Une fumée âcre sortait du toit et de la porte d'entrée. La cuvée de fruits était complètement brûlée et hors d'emploi. La chaudière devait être raclée et nettoyée à l'émeri. Des frais et du temps perdu ! C'était la consternation. Le siropier courrait chercher Tulli, le lançait et l'excitait contre nous. Le chien faisait des sauts prodigieux et s'accrochait aux mailles de notre lit qui, n'étant pas construit pour subir des chocs semblables, céda et se déchirait sur toute sa longueur.

Tombés sans grand mal sur le pré, nous nous relevions aussitôt et pendant que le quadrupède enragé réduisait le filet en miettes, nous courions nous cacher dans le fruitier où nous creusions dans les pommes, près de la toiture, un abri où nous nous enfoncions comme dans une tanière. Furieux, le siropier avait appelé ses amis pour assister à la correction qu'il se proposait de nous administrer. Comme nous étions introuvables, il appelait de nouveau Tulli dont le flair ne tardait pas à nous découvrir. Pour nous défendre, nous bombardions de grosses pommes la tête de l'animal écumant de rage qui se sauvait bientôt en hurlant de douleur. Apercevant Zidore les mains pleines de résidus de fruits, nous ne nous faisons aucune illusion sur ce qui nous attendait. Une

sorte de frénésie nous saisissait et sans réfléchir davantage, nous faisons pleuvoir sur les hommes une grêle de projectiles variés : Belles-Fleurs, Doyennes d'hiver, Reines-Claude, s'en allaient rouler sur la grand-route du village où quelques passants profitaient de l'aubaine.

Mais la victoire devait rester à la force et les deux petits vauriens étaient appréhendés et châtiés de façon inoubliable.

Cependant les frottements d'oreilles et les coups reçus ne furent pas notre plus grande punition. La vraie pénitence, ce fut, par la suite, l'attitude méprisante du siropier à notre égard. Pendant huit longs jours, il ne nous disait pas un mot et nous défendait l'accès de la baraque. Dehors, nous le suivions partout comme deux âmes en peine, lui promettant de ne jamais plus recommencer, mais il se montrait implacable et nous fermait la porte au nez.

A force de gentillesse, nous parvenions malgré tout à nous faire pardonner. Peut-être le vieillard souffrait-il aussi de notre absence. De nouveau, la vie reprenait son cours normal, mais la leçon avait produit ses effets et nous faisons toujours notre possible pour ne plus entrer en conflit si aigu avec lui.

Nous n'avions jamais vu le siropier malade ; aussi, lorsqu'un jour au retour de l'école, on nous dit que Zidore allait mourir, ce fut pour nous la désolation. Notre premier grand chagrin était encore de l'égoïsme. Nous sentions qu'aucun successeur ne nous permettrait autant de libertés et qu'un changement important s'opérait dans notre existence.

Sachant que nous étions près de la maison, il nous faisait appeler quelques instant avant sa mort pour

nous dire un dernier au revoir. Nous entrions dans la chambre en pleurant. Il nous apparaissait si grand sur son lit que nous avions peur et que nous tremblions en prenant la main qu'il nous tendait péniblement.

Son chien fidèle sautait autour de nous et nous léchait sans discontinuer au lieu de chercher à déchirer nos habits. Toutes les méchancetés que nous avions commises à l'égard de notre vieil ami nous revenaient à l'esprit et nous regrettions profondément de ne pas lui avoir témoigné notre grande affection.

Zidore n'avait plus la force de parler à ses proches et s'éteignit lentement pendant qu'on nous faisait réciter des prières pour le repos de son âme.

Sa mort était réellement pour nous la fin de nos jeux insoucians.

Nous cherchions des occasions de nous distraire en nous mêlant un peu plus aux enfants de notre âge. Puis l'école et les travaux des champs retenaient bientôt la grande part de nos occupations.

Heureuse époque, où le grand plaisir d'un artisan était de jouer d'innocentes farces à ses clients, vous n'êtes plus qu'un lointain souvenir!

Mais vous, cher Zidore, vous êtes resté tout proche. Je vous revois toujours dans le brouillard où voltigent les milliers d'abelles, debout sur le fourneau, tournant votre grande louche dans la cuve fumante et nous surveillant en nous morigénant.

Vous faites partie du décor, des gens que j'ai chéris dans ma jeunesse et dont le garderai fidèlement le souvenir.

Remy NINANE



C'est au fond de l'appentis blanc de cette maison (au 96, rue de Presseux) que se situait la siroperie.



Même maison vue de la rue Christophe Théate - Actuellement, propriété de Madame Veuve Jeannine Théate-Dumont.



Endroit exact où se situait l'ancienne siroperie.

(Ndlr: Zidore le "siropier" s'appelait Isidore Joseph SIMON. Il était né à Verlaine s/O. le 28/1/1828. Il épousa Jeanne Joseph BREULHEID, née à Tohogne le 1/7/1817. De cette union, naquit Marie-Thérèse SIMON le 11/5/1856. Elle épousa Alphonse Joseph LECLERCQ, né le 16/3/1843. Ce couple eut trois enfants : Emile Eugène Ghislain LECLERCQ, né à Tohogne le 23/4/1882 ; Jeanne Marie-Thérèse Ghislaine LECLERCQ, née à Tohogne le 27/10/1886 et Arthur Antoine Joseph Ghislain LECLERCQ, né à Aywaille le 9/5/1896. Ce dernier devint "l'ami inséparable" dont parle Remy NINANE dans le texte ci-dessus.)

La fabrication du sirop à l'ancien système au Pays de Herve

Photos extraites de l'article paru dans "Enquêtes du Musée de la Vie Wallonne" n° 149-152, tome XIII, 1973, par Jean Lechanteur.

Elles appartiennent aux Archives du Musée et représentent la siroperie de Mortier.



On dispose la paille et les fagots pour l'allumage du feu.



La chaudière est remplie de fruits.



Deux pressoirs datant de 150 ans.



Détail d'un pressoir et outils ("palètes" pour remuer et louche pour puiser).



La compote de fruits est versée dans le pressoir.



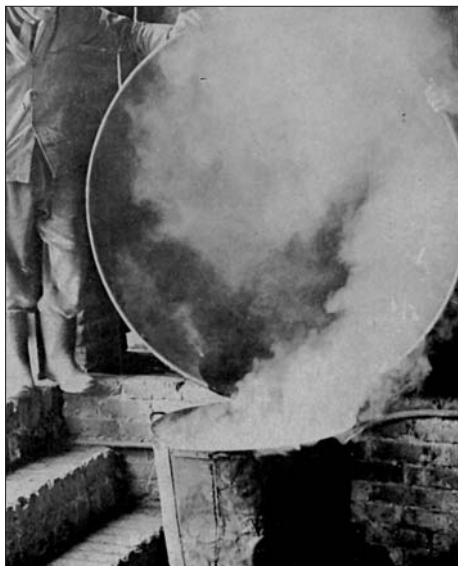
Entonnoir conduisant le jus venant des pressoirs à une cierge enfouie dans le sol.



Réservoir suspendu, d'une contenance de 250 litres.



Chaudière sur le foyer et palan.



Le sirop est versé de la chaudière dans une cuve plus petite.



La chaudière est vidée soigneusement avec la "palète".



Le sirop est versé de la petite cuve dans le refroidisseur.



Refroidisseur, mû électriquement.



Mise en pots.

Le Musée de la Vie Wallonne a acquis, dans les années '70, l'appareillage d'une siroperie de Mortier.

"La différence fondamentale entre le *vi système* et les méthodes modernes porte sur le mode de cuisson : cuisson à feu vif dans le premier cas, à la vapeur dans le second. Cela suffit-il seul à expliquer la supériorité du sirop à l'ancien système, si communément reconnue que l'industrie elle-même trouve dans cette dénomination la meilleure réclame pour ses produits? Ne doutons pas qu'il s'y ajoute d'autres ingrédients, presque philosophiques. (...)"

Jean LECHANTEUR